

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

**MES DERNIERS  
MOTS SERONT  
POUR TOI**

SABRINA PHILIPPE

MES DERNIERS  
MOTS SERONT  
POUR TOI

*Roman*



© Flammarion, 2024.

© À vue d'œil, 2024,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0738-1

ISSN : 2555-2848

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*À tous ceux à qui je n'ai pas su dire  
à quel point je les aimais...*

# 1

– Pourquoi tu ne m’as rien dit ?

Je le regarde. Je pense en silence que sa question, autant que ma réponse, n’ont absolument aucune importance.

– Estelle, tu n’es pas seule ici, au moins ?

Il prononce cette phrase en fixant ses chaussures. Seule ? Évidemment que je suis seule, des années que je le suis. Pourquoi voudrait-il que cela soit différent, là maintenant ? J’ai vécu seule, je ne vois pas en quoi mourir seule serait un plus grand problème. C’est même assez logique,

mourir est une autre forme d'intimité. Et cette intimité, je ne l'ai partagée avec personne, enfin durablement. Je vais donc mourir comme j'ai vécu.

Ses yeux sont tristes. Ou ils semblent l'être. Je voudrais bien lui dire que mon départ ne va pas changer grand-chose à sa vie. Je tourne la tête vers la fenêtre. On peut jouer un peu sa mort, non ? En rajouter, théâtraliser. Finalement, quels ont été les moments de vérité pure, ceux où je n'ai pas triché ? J'essaye de m'en souvenir. Rien ne vient.

La scène est plutôt belle. Moi dans ce lit, hospitalisée, décoiffée, la tête sur l'oreiller, et lui qui me regarde. Je détourne mon visage pour ne plus le voir. Je prends des airs lointains, aussi lointains que les contrées qui

m'attendent. Je cherche la prochaine réplique.

– Comment va ta femme ?

C'est la seule phrase que je trouve sensée. Nous ramener à une certaine réalité. La réponse m'est égale. J'imagine qu'elle va bien, tout comme lui. Il me paraît en forme. Il est vrai qu'à côté de moi, tout le monde semble revenir de vacances. Je remarque tout de même qu'il a des cernes. Je me souviens... le bébé. Elle a accouché depuis peu. Quand il va sortir d'ici, il va filer la retrouver. Nous sommes samedi, c'est le jour des dîners entre amis. On se reçoit les uns chez les autres, on rit, on boit un peu. Et puis, tout à coup, entre la conversation sur les meilleures écoles du coin et les projets immobiliers, il



prendra un air consterné. Le même qu'il affiche devant moi, une sorte de réminiscence. Là, il voudra qu'on le questionne, il attendra la phrase « ça ne va pas ? » pour pouvoir sortir la sienne, en suspens depuis qu'il sera parti d'ici : « J'ai une amie qui va mourir, elle est en soins palliatifs, il n'y en a plus pour longtemps. » Alors on lui répondra, sans doute en chœur : « Oh, mon pauvre ! »

Personne ne rechigne jamais devant une occasion de se faire plaindre, c'est si jouissif. Mais sa souffrance s'arrêtera à la fin de cette phrase. Pas la mienne.

Ce que sa femme ignore c'est qu'avant qu'il ne la rencontre, nous avons été amants. C'était il y a longtemps, trop pour que je me sou-

vienne de son corps. Je ne pense pas l'avoir aimé. J'ai eu tort, il s'est plutôt bonifié avec le temps. Je ne saurais dire pourquoi notre histoire s'est arrêtée. Nos rendez-vous se sont espacés, petit à petit, presque naturellement, sans heurt. Je ne me rappelle pas avoir été triste, ni même en colère face à son détachement, il est d'ailleurs probable que j'en ai été à l'origine. A-t-il eu des sentiments pour moi ? Sans doute un peu, puisqu'il est ici, mais de mon côté je ne crois pas. Et c'est sûrement ce qui a manqué. Comme pour tout le reste. En couple, au travail, en vacances, j'ai toujours eu l'impression que ce que je vivais ne m'était pas destiné. Je ne me suis jamais sentie à ma place. Je suis restée spectatrice, comme si

rien n'avait assez d'importance pour que je m'implique ; une sorte d'imposture généralisée.

Et dans ce lit, là encore, je ne suis pas vraiment sûre d'être au bon endroit. La différence, c'est que je m'en fous, complètement. C'est terminé, fin du voyage. Elle est formidable cette pensée, je vais pouvoir l'examiner sous toutes ses coutures, la garder avec moi comme une amie précieuse. Je m'en fous ! Extraordinaire.

Mes jambes se détendent sous les draps. Je voudrais qu'il parte, maintenant. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire, et voilà d'ailleurs bien longtemps que c'est le cas. Je ne sais même pas comment il est arrivé jusqu'ici. Il est mal à l'aise, ne sait plus comment avancer, et moi je

n'ai ni la force ni l'envie de l'y aider.  
Je laisse le silence s'installer.

– As-tu besoin de quelque chose, Estelle ? me demande-t-il alors qu'il reboutonne sa veste en cuir artificiellement vieillie. Je repasserai te voir.

– C'est gentil, mais non, on s'occupe bien de moi ici.

Et pour lui simplifier la tâche qui consiste à sortir de cette chambre en sachant que nous ne nous reverrons pas, j'ajoute un « je suis fatiguée » final. Une phrase qui m'a beaucoup servi ces dernières semaines, et que je n'hésite pas à employer le plus souvent possible.

Oui, je suis fatiguée, fatiguée d'avoir attendu toute ma vie que quelque chose se passe, sans savoir

déterminer quoi d'ailleurs. Et comme on ne trouve que ce que l'on cherche, je n'ai rien trouvé.

Ou plutôt, si, je l'ai trouvée, ma tumeur. Beaucoup de personnes vous diront lorsqu'elles tombent malades, et à juste titre, qu'elles subissent une terrible injustice. Moi, non.

Très jeune je me suis demandé ce que je faisais là, et contrairement à ce que j'espérais, le phénomène s'est amplifié. Jusqu'à ce jour où le chirurgien m'a annoncé que je n'étais pas opérable. J'ai trouvé ma réaction étrange. C'était la veille de mon anniversaire, je me souviens m'être dit : donc tu ne fêteras pas tes quarante ans, parce qu'au vu de ses pronostics, un an de vie est un maximum apparemment inatteignable.

Je suis sortie de l'hôpital, il faisait beau. Je me suis assise sur un banc face aux arbres, et là, contre toute attente, j'ai pensé : « Enfin ! »

Une femme est passée, élégante, en tailleur et petits talons, un sourire aux lèvres. Je l'ai d'abord crue seule, mais j'ai vu son sourire s'élargir à mesure qu'elle avançait. J'ai suivi son regard jusqu'à cet adolescent qui courait la rejoindre, son sac à dos sur l'épaule. Elle l'a pris dans ses bras, a posé un baiser sur son front, puis ils ont cheminé côte à côte sous les rayons du soleil. Un peu plus loin, un jeune couple s'embrassait entre deux éclats de rire. L'air doux de cette matinée lui donnait des allures de printemps. J'ai pensé que ce serait le dernier pour